41e Année

N° 194

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

FÉVRIER 1936



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
CHACORNAC FRÈRES
11, Quai Saint-Michel, 11
PARIS (Ve)

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

41e Année — Février 1936 — N° 194

SUR LA NOTION DE L'ÉLITE

Nous avons eu déjà bien souvent l'occasion de signaler les abus de langage qui sont caractéristiques de notre époque, et qui sont parmi les symptômes les plus nets du désordre et de la confusion qui règnent partout : il semble parfois que les mots aient complètement perdu leur sens, tellement ils sont employés, de la façon la plus courante, dans des acceptions qui n'ont plus rien de commun avec ce qu'ils devraient normalement signifier. C'est d'ailleurs pourquoi nous nous efforçons toujours de revenir le plus possible au sens originel, car c'est là, en somme, le seul moyen de redonner au langage l'exactitude et la précision dont il est susceptible ; mais nous reconnaissons que, comme tout ce qui va à l'encontre de certaines habitudes, cela ne peut se faire sans quelques précautions, et qu'il faut toujours, en pareil cas, donner toutes les explications nécessaires pour éviter des méprises plus ou moins fâcheuses.

Il arrive quelquefois que ces déformations communes du sens des mots prennent une véritable allure de caricature et de parodie ; nous l'avons fait remarquer ailleurs, notamment pour des mots tels que ceux de « tradition » et de « religion », appliqués, l'un aux coutumes les plus dépourvues de toute valeur réelle et de tout contenu transcendant, et l'autre aux manifestations de la plus banale sentimentalité humaine. Celui même d' « initiation », qui devrait être d'un emploi

plus strictement réservé en raison du domaine auquel il se réfère, n'est pas davantage à l'abri de cette sorte de dénaturation, puisque certains s'en servent pour désigner l'enseignement rudimentaire d'un « savoir » quelconque, et qu'on le voit même figurer en tête d'ouvrages qui, en fait, ne relèvent que de la plus basse « vulgarisation ». Il n'est pas jusqu'au mot d'« adepte », titre exclusif de ceux qui sont parvenus au plus haut degré de l'initiation, qui n'en soit arrivé, par une confusion encore plus étrange et plus inexplicable que toutes les autres, à qualifier les simples adhérents de n'importe quoi, fût-ce de la plus profane des associations !

C'est encore sur un abus du même genre que nous voulons présentement appeler l'attention, parce que nous avons à le constater de plus en plus fréquemment depuis quelque temps, et que d'ailleurs il s'agit d'un mot que nous avons nous-même employé assez souvent dans son véritable sens, sans croire alors utile d'insister sur tout ce qui sépare celui-ci de ces fausses conceptions qui ne nous étaient pas encore apparues comme si répandues, et qui peut-être réellement ne l'étaient pas encore, car tout cela va visiblement en s'aggravant de plus en plus rapidement. Ce mot est celui d' « élite », dont nous nous sommes servi pour désigner quelque chose qui n'existe plus dans l'état actuel du monde occidental, et dont la constitution, ou plutôt la reconstitution, nous apparaissait comme la condition première et essentielle d'un redressement intellectuel et d'une restauration traditionnelle. Or, il arrive maintenant que, à chaque instant et de tous les côtés, on entend parler, non point de l'élite prise en ce sens, mais « des élites », terme dans lequel on veut comprendre tous les individus qui dépassent tant soit peu la « moyenne » dans un ordre d'activité quelconque, fût-il le plus inférieur en lui-même et le plus éloigné de toute intellectualité. Remarquons tout d'abord que le pluriel est ici un véritable non-sens : sans même sortir d'un simple point de vue profane, on pourrait déjà dire que ce mot est de ceux qui ne sont pas susceptibles de pluriel, parce que leur sens est en quelque sorte celui d'un

« superlatif », ou encore parce qu'ils impliquent l'idée de quelque chose qui, par sa nature même, n'est pas capable de se fragmenter et de se subdiviser ; mais, pour nous, il y a lieu de faire appel ici à quelques autres considérations d'un ordre plus profond.

Parfois, pour plus de précision et pour écarter tout malentendu possible, nous avons employé l'expression d' « élite intellectuelle » ; mais, à vrai dire, il y a là presque un pléonasme, car il n'est même pas concevable que l'élite soit autre qu'intellectuelle, ou, si l'on préfère, spirituelle, ces deux mots étant en somme équivalents pour nous, dès lors que nous nous refusons absolument à confondre l'intellectualité vraie avec la « rationalité ». La raison en est que la distinction qui détermine l'élite ne peut, par définition même, s'opérer que « par en haut », c'est-à-dire sous le rapport des possibilités les plus élevées de l'être ; et il est facile de s'en rendre compte en réfléchissant quelque peu au sens propre du mot, tel qu'il résulte directement de son étymologie.

En effet, au point de vue proprement traditionnel, ce qui donne à ce mot d' « élite » toute sa valeur, c'est qu'il est dérivé d' « élu » ; et c'est bien là, disons-le nettement, ce qui nous a amené à l'employer comme nous l'avons fait de préférence à tout autre ; mais encore faut-il préciser un peu davantage comment ceci doit être entendu. Il ne faudrait pas croire que nous nous arrêtions là au sens religieux et exotérique qui est sans doute celui où l'on parle le plus communément des « élus », bien que ce soit déjà, assurément, quelque chose qui pourrait donner lieu assez aisément à une transposition analogique appropriée à ce dont il s'agit effectivement ; mais il y a encore autre chose, dont on pourrait d'ailleurs trouver une indication jusque dans la parole évangélique bien connue et souvent citée, mais peut-être insuffisamment comprise : « *Multi vocati, electi pauci.* »

Au fond, nous pourrions dire que l'élite, telle que nous l'entendons, représente l'ensemble de ceux qui possèdent les « qualifications » requises pour l'initiation, et qui sont natu-

rellement toujours une minorité parmi les hommes ; en un sens, ceux-ci sont tous « appelés », en raison de la situation « centrale » qu'occupe l'être humain dans cet état d'existence, mais il y a peu d' « élus », et, dans les conditions de l'époque actuelle, il y en a assurément moins que jamais. On pourrait objecter que cette élite existe toujours, par la force même des choses, car, si peu nombreux que soient ceux qui sont « qualifiés », il en est pourtant au moins quelques-uns, et d'ailleurs, ici, le nombre importe peu ; cela est vrai, mais ils ne représentent ainsi qu'une élite virtuelle, ou, pourrait-on dire, la possibilité de l'élite, et, pour que celle-ci soit effectivement constituée, il faut qu'eux-mêmes prennent tout d'abord conscience de leur « qualification ». D'autre part, il doit être bien entendu que, comme nous l'avons déjà expliqué, les « qualifications » initiatiques ne sont pas toutes d'ordre exclusivement intellectuel, mais comportent aussi la considération d'autres éléments ; mais cela ne change rien à ce que nous avons dit de la définition de l'élite, puisque, quelles que soient ces « qualifications » en elles-mêmes, c'est toujours en vue d'une réalisation essentiellement intellectuelle ou spirituelle qu'elles doivent être envisagées, et que c'est en cela que réside leur unique raison d'être.

Normalement, tous ceux qui sont ainsi « qualifiés » devraient avoir, par là même, la possibilité d'obtenir l'initiation ; s'il n'en est pas ainsi en fait, cela tient uniquement à l'état présent du monde occidental, et, à cet égard, la disparition de l'élite consciente et l'absence d'organisations initiatiques adéquates pour la recevoir apparaissent comme deux faits étroitement liés entre eux, corrélatifs en quelque sorte, sans même peut-être qu'il y ait lieu de se demander lequel a pu être une conséquence de l'autre. Mais, d'autre part, il est évident que des organisations initiatiques qui seraient vraiment et pleinement ce qu'elles doivent être, et non pas simplement des vestiges plus ou moins dégénérés de ce qui fut autrefois, ne pourraient se reformer que si elles trouvaient des éléments possédant, non seulement l'aptitude initiale néces-

saire, mais aussi les dispositions effectives déterminées par la conscience de cette aptitude, car c'est à eux qu'il appartient avant tout d' « aspirer » à l'initiation, et ce serait renverser les rapports que de penser que celle-ci doit venir à eux indépendamment de cette aspiration. C'est pourquoi la reconstitution de l'élite, nous voulons dire de l'élite consciente de ses possibilités dans l'ordre initiatique, bien que ce ne puissent être que des possibilités non développées tant que le rattachement traditionnel n'est pas obtenu, est ici la condition première dont dépend tout le reste, de même que la présence de matériaux préalablement préparés est indispensable à la construction d'un édifice, quoique ces matériaux ne puissent évidemment remplir leur destination que lorsqu'ils auront trouvé leur place dans l'édifice lui-même.

En supposant l'initiation effectivement obtenue par ceux qui appartiennent à l'élite, il restera encore à considérer, pour chacun d'eux, la possibilité d'aller plus ou moins loin, d'atteindre la possession de tel ou tel degré, suivant l'étendue de ses propres possibilités particulières. Il y aura donc lieu, pour le passage d'un degré à un autre, de considérer ce qu'on pourrait appeler une élite à l'intérieur de l'élite même, et c'est en ce sens que certains ont pu parler de « l'élite de l'élite » ; en d'autres termes, on peut envisager des « élections » successives, et de plus en plus restreintes quant au nombre des individus qu'elles concernent, s'opérant toujours « par en haut » et suivant le même principe, et correspondant en somme aux différents degrés de la hiérarchie initiatique (1). Ainsi, de proche en proche, on peut aller jusqu'à l' « élection » suprême, celle qui se réfère à l' « adeptat », c'est-à-dire à l'accomplissement du but final de toute initiation ; et, par conséquent, l' « élu » au sens le plus complet du mot, celui qu'on pourrait appeler l' « élu parfait », sera celui

1. C'est dans cette acception que le mot " élu " se trouve, par exemple, dans la désignation de certains grades supérieurs de divers rites maçonniques, ce qui, bien entendu, ne veut certes pas dire qu'on y ait toujours gardé la conscience réelle de sa signification et de tout ce qu'elle implique.

qui parviendra à la réalisation de l' « Identité Suprême » (1).

Après ces considérations, que nous croyons suffisantes pour éclaircir la question de l'élite et pour faire au moins entrevoir tout ce qu'elle comporte en réalité, nous reviendrons aux remarques que nous faisions au début, et nous ajouterons ceci : il est assurément impossible d'empêcher qu'on abuse d'un mot quelconque, celui d' « élite » aussi bien que tout autre ; et, si cet abus devait nous obliger à en éviter l'emploi, nous ne voyons pas trop quels termes resteraient finalement à notre disposition. Mais, en outre, nous devons surtout revendiquer plus spécialement les mots qui, antérieurement à toute déformation profane, ont été en quelque sorte consacrés par un usage traditionnel, et c'est bien le cas ici ; à titre de « termes techniques », ils se rattachent d'une certaine façon au symbolisme initiatique lui-même, et ce n'est pas parce que des profanes s'emparent parfois d'un symbole qu'ils sont incapables de comprendre, le détournent de son sens et en font une application illégitime, que ce symbole cesse d'être en lui-même ce qu'il est véritablement.

RENÉ GUÉNON.

1. Dans la tradition islamique, *El-Mustafa*, « l'Elu », est un des noms du Prophète ; il se rapporte donc effectivement alors à l' « Homme Universel ».

LES CATÉGORIES DE L'INITIATION

(TARTÎBUT-TAÇAWWUF)

par le plus grand des Maîtres spirituels

SEYIDI MOHYIDDIN IBN ARABI (1)

GLOIRE à Allah, qui fait pleuvoir les eaux des vérités suprêmes (2) des nuages de Sa miséricorde sur les cœurs de Ses saints : — Qui fixe dans la terre de leurs intelligences les gradations de l'Etre ainsi que la signification de l'Eter-

1. Nous reproduisons la traduction du traité de Mohyiddin-ibn-Arabi : *Tartibut-Taçawwuf*, publiée par Abdul-Hâdi dans la revue *La Gnose* de décembre 1911 et janvier 1912. Par suite de la cessation de cette publication, la traduction est demeurée inachevée. Il ne nous a pas été possible jusqu'à présent de nous procurer un manuscrit de cet ouvrage et d'en faire terminer la traduction ; mais, à cause de la réputation de l'auteur et de l'extrême importance de ce texte, nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de reproduire ici tout ce qui a paru du travail d'Abdul-Hâdi (traduction et notes) que la rareté des collections de *La Gnose* ne permet plus de se procurer actuellement (N. D. L. R.).

2. *El-Hikam*, pluriel d'*El-Hikmatu*, la Sagesse. *El-Hikam* est souvent traduit par " les paroles de sagesse ", par " sentences ", aphorismes, ou maximes. C'est, linguistiquement, החכמה en hébreu. La forme musulmane de l'ésotérisme ne donne pas à *El-Hikmatu* la même valeur métaphysique que les Qabbalistes et les Swédenborgiens donnent à *Hokmah* et à la " Divine Sagesse ". *Er-rahmatu*. que je traduis par la miséricorde, faute de mieux, ne doit pas non plus s'identifier avec le " Divin Amour " de Swédenborg et d'autres Chrétiens. J'admets que toutes ces expressions offrent de grandes analogies entre elles, mais elles sont loin d'être identiques. Déjà, le nom qui indique l'indicible essence de l'Être Suprême (*Ed-Dhâtu* ou la nature intime), c'est-à-dire le terme *Allah*, implique un binaire qui, cependant, défie l'analyse. Selon quelques théologiens, *Allah* serait *Al* + *ilah*, dont *Al* est l'article déterminant, et *ilah* un dérivé de la racine ALH = désirer, aimer. *El-ilahu* signifierait alors " la précision du désir ", ou " la volonté déterminée ", etc. D'autres théologiens disent que *Allah* est un nom artificiel, un simple tétragramme, n'ayant aucune généalogie arabe, sémitique ou autre. Je suis cependant assez disposé à voir à l'auguste nom une origine, sinon hidjazienne, au moins sud arabique. Dans les dialectes qui sont plus ou moins des fils ou des petits-fils de l'himyarite, on trouve plusieurs mots basés sur ALH, qui signifient être ou exister. Même l'abyssin *Alla*

nité ; — (de sorte qu') ils distinguent, à la lumière de la vue spirituelle, entre les corps et les souffles de vie (1), entre ce qui est accidentel, survenu par le temps, et ce qui est ancien. Gloire Lui soit rendue, à cause de ces amples bienfaits. Il est la magnificence et la générosité. Que les prières d'Allah (2) soient sur celui auquel furent données toutes les paroles (du Ciel), sur Mo*h*ammad, sur sa famille et ses compagnons.

Ensuite, (sache) que certains frères (3) qui m'ont beaucoup honoré et qui m'ont fait du bien par l'élévation de leur caractère, m'ont demandé que je définisse, pour eux, les neuf catégories du Çufisme, basées sur ce glorieux verset (du Qorân, ch. IX, v. 113) qui résume tous les ordres du Çufisme (c'est-à-dire toutes les espèces de l'initiation ou toutes les catégories de grands initiés) (4), toutes les voies de s'enquérir

pourrait se rapporter à la subconsciente racine sub-arabique au sens d'être C'est là une explication comme une autre, et elle a l'avantage de mettre le tétragramme *Allah* (ALLH en arabe) comme pendant à l'hébraïque יהוה, de היה = être. Nous nous gardons bien, d'ailleurs, d'affirmer quoi que ce soit à ce sujet.

Les théologiens [divisent les noms divins arabes en trois catégories : *Dhâtiyah*, *Çifâtiya* et *Afâliyah*. A la première catégorie n'appartient que le nom *Allah*. A la seconde appartiennent ceux qui indiquent les attributs d'Allah, soit *Djalâliyah* (majestueux) ou *Djamâliyah* (beaux). A la troisième catégorie appartiennent les noms *Kamâliyah*, de *Kamâl* perfection ou plénitude ; ils sont tous *Afâliyah*, c'est à-dire relatifs à l'action d'Allah (de *El-filu*, pluriel *El-afâlu*). Les noms *Çifâtiyah* ou rigoureusement attributifs se polarisent en *Djalâliyah* (majestueux) ou *Djamâliyah* (vénustes) selon leur rapport avec *El-Djalâlu* (majesté) ou *El-Djamâlu* (beauté), les deux aspects du Seigneur. Nous avons donc déjà deux ternaires en l'Islam, *Dhât*, *Çifât*, *Afâl*, puis *Djalâl*, *Djamâl* et *Kamâl*, avant que l'on puisse parler de correspondants à l'Amour, la Sagesse et la Providence. Cependant *Allah* s'appelle souvent *Ismul-Djalâlati*, ou *El-Djalalâtu*.

1. *En-nasamu*, pluriel de *En nasamatu*, souffle de vie ; comp. נשמה.

2. Les prières et les salutations d'Allah sur le Prophète ou l'Homme Universel relèvent des mystères œcuméniques, que nous n'avons ni envie, ni qualité ou autorisation d'expliquer. Il suffit d'indiquer qu'elles consistent en l'exaltation d'un superlatif humain, et qu'elles correspondent un peu à cette partie de la prière christique par excellence, qui s'énonce : " Que Ta volonté soit faite sur la Terre comme elle se fait au Ciel. „

3. Mon manuscrit est loin d'être mauvais ; il présente cependant non seulement quelques incorrections, mais aussi quelques mots illisibles. J'avoue ne point savoir s'il y avait une ou plusieurs personnes qui réclamaient de l'auteur la composition de notre traité.

4. *Tartibut-Taçawwuf*, les ordres de l'initiation. Je traduis *Taçawwuf* par initiation, car, sous la plume de notre auteur, *Taçawwuf* signifie : l'action de devenir un Çufi, Or, à l'époque de l'auteur, et surtout en son langage, *Çufi* signifie, ou un Maître spirituel, ou un digne suivant d'un tel Maître. Le terme

du vrai (ou la distinction d'élite, les faveurs spéciales du Ciel) (1). Allah dit (dans ce verset, à propos du pacte entre Lui et les hommes, *El-baia*, l'Alliance, הברית de l'Ancien Testament) : « Ceux qui retournent à Allah par le repentir ; ceux qui adorent ; ceux qui glorifient ; ceux qui voyagent ; ceux qui s'inclinent (2) ; ceux qui se prosternent (3) ; ceux qui ordonnent le bien ; ceux qui prohibent le mal ; ceux qui veillent sur les limitations (ou discrétions) qu'Allah a établies. Annonce aux Croyants une heureuse nouvelle (4). »

est très vague, c'est-à-dire qu'il l'est devenu. Son étymologie est incertaine. La question est, d'ailleurs, peu importante. Les savants parmi les Musulmans de nos jours me semblent enclins à éviter son emploi. On a raison d'éviter des mots qui peuvent signifier des choses fort différentes. Je me permets d'avertir le bienveillant lecteur que, quand je ne puis m'empêcher de me servir de ce mot, je lui donne toujours le sens de " quiétiste ". Quand je traduis, c'est différent ; alors je me place, autant que je le puis, au point de vue de l'auteur tout en parlant le langage de mon lecteur.

1. *Taarruf* signifie également : être distingué par l'article déterminatif.

2-3. Leur place hiératique est désignée par l'inclination ou la prosternation dans la prière-messe.

4. Voici l'explication du même passage selon le commentaire du Qorân, attribué à Seyidi Mo*h*yiddin, c'est-à-dire son petit commentaire que l'on trouve chez les libraires et dans toutes les bibliothèques islamites :

" Lorsqu'ils goûtent la volupté du renoncement et la douceur de la lumière de la certitude par l'abstraction faite (des délices du premier paradis, celui des sens et, ajoutons-nous, des sentimentalités), ils se détournent de la station des voluptés du " proprium ", quittant ses désirs et ses appétits, de sorte qu'ils n'ont plus rien de commun avec ce paradis. Ils sont alors qualifiés de *Tâ'ibun*, de véritables pénitents, de personnes qui se retirent des jouissances du " moi ", n'espérant aucune récompense en une telle espèce. *El-Abidun*, " les adorateurs ", sont ceux qui, s'étant retirés de l'amour du " proprium " des richesses et de tout escompte sur une compensation ou une récompense dans ce monde-ci ou dans l'autre), adorent Allah du vrai culte, c'est-à-dire L'adorent pour L'adorer, non pour obtenir un bien ou éviter un mal, mais uniquement pour servir à Son règne, *El-Malkût*, par le maintien de Son divin droit ; cela par modestie, humilité et soumission devant Sa magnitude et Sa grandeur, dans le seul but de rendre un digne hommage à Sa gloire et à Sa majesté. Puis ils " glorifient " Allah, par leurs actes ainsi que par la simple nature de leur état mental, conformément à Sa véritable Gloire, par la manifestation des plénitudes d'activités ouvertes et d'activités cachées, selon leurs dispositions volontaires et fermes à tendre vers le but suprême. Ensuite, ils " voyagent " vers Lui (s'approchant d'avantage) en quittant leur caractère d'édénisme primordial, la vision des constantes plénitudes, les familiarités avec les choses célestes, la confiance et la béatitude dont ils jouissaient dans les régions du grand bonheur des attributs divins et dans les demeures des glorifications. Ensuite, ils " s'inclinent " à la station de l'effacement des attributs (*maqâmu fanâ'us-çifat*). Ensuite, ils " se prosternent " par l'extinction de la " nature intime " (*Fanâ'ud-dhât*). Puis ils se redressent pour " ordonner le bien ", pour " prohiber le mal ", et pour " garder les limites qu'Allah a établies ", cela dans la station nommée : " la durée après l'anéantissement " (*El-buqâ bad el-fanâ*). "

Comme nous le voyons, quand Mo*h*yiddin parle le langage de tous les

Il commence par *Et-ta'ibun*, par « ceux qui retournent à Allah » (par le repentir *Et-tawbatu*). Ce sont eux qui ont secoué la torpeur de la négligence, qui se sont sauvés des eaux croupissantes de la tiédeur et réveillés du sommeil de l'ignorance. Alors, à la lumière de l'avertissement qui a brillé dans les profondes cachettes des âmes, ils ont vu les malheurs de leurs défauts et la laideur de leurs péchés. Alors, ils ont eu hâte de se dépouiller (de leur vieil homme), de regretter le passé, et, en ce qui concerne l'avenir, de se proposer sincèrement de ne pas retomber dans les erreurs anciennes. Ils indiquent les pièges de l'âme (purement animale), se préparent à (la) combattre en tirant un bon parti de toutes les facultés humaines (1), et se tiennent disposés aux bonnes œuvres par la sincérité et par la fréquentation (des hommes pieux). Ils ont la ferme décision de faire la (grande) guerre sainte (2) par l'intégrité, ainsi qu'en indiquant le chemin du

psychothérapeutes de l'Islam, il prend soin de fixer le véritable sens des mots. Les termes *baqâ* et *fanâ* ne désignent que des relations. Aussi peu que la personne de celui qui accomplit la prière-messe disparaît pendant l'office, aussi peu y a-t-il une extinction ou un anéantissement dans l'évolution ou dans le progrès spirituel.

Comp. *La Gnose : Le Traité de l'Unité*, 2e année, nos 6, 7 et 8. (Voir Qorân, ch. IX, v. 113.) Cf. également le *Voile d'Isis*, nos de janvier et février 1933.

1. Je traduis ainsi *Es-siyâsatu*, qui signifie : mener les choses à une bonne fin. Le premier sens est : conduire des chevaux. Chez les piétistes, il a presque le sens de " psychothérapie „ Dans l'arabe moderne, ce mot ne signifie que " la politique „, et plus spécialement " l'art d'être opportuniste „.

2. *El Djihadu*, mot à mot : l'effort sacré, c'est-à-dire la guerre sainte, dont les piétistes distinguent deux espèces : la petite et la grande. La première est celle que l'on mène contre les non-musulmans qui attaquent l'Islamisme ou le caractère religieux du monde musulman. Ses lois relèvent de l'exotérisme et de la *Shariyah*. Elle ne doit pas être confondue avec la guerre purement politique, dans laquelle aucun intérêt religieux n'est en jeu, ces intérêts étant nettement définis par la magistrature. La guerre religieuse et la guerre exclusivement politique suivent deux codes complètement différents. La guerre contre les révoltés est réglée par un troisième code, qui est un modèle d'humanité.

La grande guerre sainte est le combat spirituel que l'homme livre contre

culte, par des bonnes œuvres extérieurement, et par un noble caractère intérieurement.

On les appelle « les hommes du droit canonique », les « Zélés », et (plus ordinairement) les « préfets » (*naqîb*, pluriel *nuqabâ*) (1), qui font ressortir ce que recèlent les profondeurs de l'âme. Ils sont 313, au même nombre que les gens de la bataille de Badr (2).

Le but du Çufisme est, selon eux : la douleur du péché ; la direction prise avec sincérité vers ce qui plaît au Seigneur ; échapper aux emprises de l'âme purement animale (*En-nafsu*) pour se diriger vers le Divin Vrai par l'intelligence et par la sensation ; sortir de toute disposition mauvaise du caractère pour se former une âme nouvelle, toute bien.

Leur activité repose sur dix bases (correspondant aux « stations », *maqâmât*) : la vigilance, le repentir, la remémoration, la prémunition, l'exercice spirituel ou la discipline, l'attention aux volontés d'Allah et l'éloignement (du mal).

Les noms d'Allah auxquels ils s'attachent de préférence sont *Et-Tawwâbu* et *El-Ghafûru*, c'est-à-dire « Celui qui revient vers ceux qui reviennent vers Lui » (ou qui accepte le repentir), et « Celui qui est enclin à pardonner aux coupables ». — Lorsqu'un « préfet » se fortifie par un de ces noms, il se dirige vers l'adoration pour chercher le vrai culte d'Allah.

ses propres défauts, quand il veut se conformer à la Loi, la Voie ou la Réalité Suprême, en arabe : *Es-Shariyah*, *Et-Tariqah* et *El-Haqiqah*.

1. *Naqib*, pluriel *nuqabâ*, de la racine N Q B qui signifie : (*a*) percer (*b*) scruter, examiner ; (*c*) régner c'est-à-dire surveiller.

J'ai entendu quelque Israélite dire que נקבה = femme, contient une allusion au sexe. C'est une erreur. נקבה est *naqibatun*, c'est-à-dire le féminin arabe de notre mot *naqibun* et signifie, en bon arabe : l'âme, la perspicacité, le caractère. On obtient souvent une plus haute conception des Écritures hébraïques en prenant les termes, non pas dans le sens hébreu, mais dans le sens arabe. Car l'arabe, en général, et l'Islam, en particulier, sont d'un sémitisme beaucoup plus primordial et plus pur que les Juifs et les Syriens.

2. Eut lieu l'an 2 de l'Hégire. Elle est mentionnée dans le Qorân en plusieurs endroits : au chap. III, v. 11, v. 118-120 ; au chap. VIII, v. 5, v. 42-43 Elle relève de l'histoire hiératique, et les compagnons du Prophète en ce jour mémorable, *Ahlu Badr*, occupent un rang très élevé parmi les premiers Musulmans.

II

La seconde catégorie (mot à mot : face) est celle des « Adorateurs », *El-Abidun*. Ce sont eux qui ont la préoccupation d'accomplir des bonnes œuvres, et qui jettent tous leurs biens pour la cause d'Allah. Ils sont au nombre de quarante ; on les appelle les « généreux » (*nadjîb*, pluriel *nudjabâ*), et aussi « ceux envers lesquels on est reconnaissant », et « ceux qui parlent ou font des discours ». Ils portent les fardeaux des créatures et ne se dépensent que pour le droit d'autrui, soit par des services, soit par des vœux, des prières, etc.

Le but du Çufisme est, selon eux : se diriger vers le culte pour atteindre ce qui est beau, excellent, ou ce qui excède l'indispensable ; l'intégrité et la sincérité comme moyens d'atteindre l'élite et de jouir des faveurs spéciales du Ciel ; chercher les plénitudes et les perfections dans les hiérarchies établies par la *Shariyah*, extérieurement et intérieurement.

Leurs paroles concernent les exactes formules à donner aux principes traditionnels ou rationnels de la religion ; la conservation des Ecritures ; la véritable interprétation des termes sacrés ; comprendre toutes les sciences d'une façon synoptique. Les gens de cette deuxième catégorie sont maîtres dans l'art d'associer et de combiner les idées, ce qui est le comble de l'art chez un logicien habile qui discourt sur la théologie.

(*Activité* :) Leurs « stations » (*maqâmât*) sont dix : la tristesse, la crainte, la compassion, la modestie, la discrétion, l'ascèse, la conduite scrupuleuse, la vie exclusivement vouée au service d'Allah, l'espoir et le désir de toujours aller plus loin vers le mieux.

Les noms d'Allah auxquels ils s'attachent sont *El-Hasîbu*

et *Er-Raqîbu*, c'est-à-dire « Celui qui tient les comptes », et « Celui qui épie les hommes à leur insu ». Lorsque le « nadjîb » se fortifie par ces noms, sa « station » lui impose la fidélité et la perfection. Il aperçoit dans son intérieur et son extérieur différentes faveurs divines, ainsi que d'amples bienfaits, par la Gloire d'Allah, qui lui enseigne ce qu'il ne savait pas.

III

La troisième catégorie est celle des *Hâmidûn*, c'est-à-dire de « ceux qui glorifient ». Ils sont les maîtres des invocations et des eulogies divines, et ils sont préparés aux saintes douceurs et aux subtilités des lumières. On les appelle aussi les *Afrâd*, c'est-à-dire les « Solitaires », ou bien « ceux qui sont arrivés au but de l'initiation » (= *El-Wâçilûn*), ou bien les « Sages » (= *El-Hokamâ*). C'est à leur propos que le Prophète a dit : « Marchez en avant comme avancent les isolés. » On demanda : « O Prophète d'Allah ! qui sont donc les isolés ? » Il répondit : « Ceux qui célèbrent... et qui viennent légèrement au jour du Jugement dernier ». Le nombre des *Afrâd* n'est ni connu ni déterminé. Ils arrivent à l'initiation (et opèrent par elle) d'une façon particulière (c'est-à-dire que chacun d'eux a une formule spéciale d'initiation). Ils ne tombent pas (par conséquent) sous les regards ou la surveillance de « l'Apogée spirituelle » de l'époque (1), mais restent cachés dans le *maqâm* appelé « la Cellule ». « L'Apogée spirituelle » ne les connaît pas et ne peut voir ou juger leur si-

(1) C'est ainsi que je me risque à traduire le terme *Qutb*, pluriel *Aqtâb*, quoique ce mot se rende ordinairement par « Pôle ». Je le compare au « Shang » chinois, qui signifie : (a) Montagne, (b) Pôle (c), Maître spirituel. On peut encore faire d'autres comparaisons avec le terme sanscrit *Mérou*.

tuation. *Kidr* — que la divine paix soit sur lui — est leur maître. C'est pourquoi ce prophète dit à Moïse — que la divine paix soit sur lui — : « Je possède une science qui procède de celle d'Allah et que tu ne peux avoir ». Or, Moïse était « l'Apogée » de l'époque (1). (La tradition que nous venons de citer montre donc que) les « Apogées » n'ont absolument aucune connaissance des conditions, circonstances et états extatiques ou autres des « Solitaires ».

Les paroles des hommes de cette catégorie concernent les invocations, leurs gradations, nuances, etc. ; les vertus particulières à chacun des noms divins ; le nombre de ceux qui réellement invoquent dans l'humanité. Il y en a qui invoquent par la « langue », par « l'âme animale », par le « cœur », par « l'intelligence » (2), par « l'occulte » (3). Il y en a aussi « qui sont la substance même de Celui qu'ils invoquent ». Ils disent :

« Je T'ai invoqué ; cependant, je ne T'ai point vu absent de moi. — Tu n'es pas (non plus) de ceux dont l'invocation est autre que la nature intime (de l'invocateur). Car Tu es l'invocation de ceux qui invoquent, leur substance même, — Lorsque ces hommes se dépouillent de leurs propres attributs (4). »

(1) *Kidr* est un personnage aussi mystérieux qu'important dans l'ésotérisme musulman. Il joue souvent auprès des plus grands saints le même rôle que Gabriel auprès du Prophète d'Allah. Il est l'Océan de la science ésotérique. On le représente comme le distributeur des eaux de la vie et de l'immortalité, et son nom est lié à l'universel et important symbole du poisson. Sa légende se trouve dans le Qorân, ch. XVIII, vv. 64 à 82.

(2) Je traduis *El Aqlu* par " l'Intelligence " à cause de l'étymologie. *AQL* signifie lier ensemble. " Intelligence " vient d'*inter* + *legere*. Cependant " la Raison " serait un terme moins inexact. Comme faculté psychique, *El-Aqlu* est un peu la conscience de l'homme, et un peu la faculté synthétisante Dans l'ordre cosmologique, *El-Aqlu* est la première chose qu'Allah créa. Donc, tout ce qui est créé après est le " scibile ". Tout ce qui est avant lui est éternel. On compte ordinairement deux facultés psychiques avant lui ; " l'occulte " et " l'occulte de l'occulte ".

(3) *Es-Sirr* : voir *La Gnose*, 2e année, n° 2, p. 65.

(4) Ici, nous touchons aux arcanes mêmes du dervichisme pratique, c'est-à-dire l'identité absolue entre l'invocation, l'invoquant et l'Invoqué. Le pendant métaphysique consiste en l'identité absolue entre le nom, le nommant et le Nommé. — *Fanâ'us-çifati* (= le dépouillement des attributs) est, actuel-

Ils distinguent trois faces de l'invocation : le commencement, le milieu et la fin. On commence par la prise de la direction avec sincérité. La seconde période est caractérisée par une lumière qui expose la voie. La troisième et dernière l'est par un état mental supérieur qui fait tout pénétrer. L'invocation a encore une souche, une branche, une condition, un « tapis » ou réseau de développement, et une vertu spéciale. Sa souche est la pureté. Sa branche est la fidélité. Sa condition est la « Présence » (1). Son « tapis » est l'œuvre bienfaisante et pieuse. Sa vertu spéciale est « l'ouverture évidente », une sorte de conquête du Ciel.

Le but du Çufisme, selon eux, est la pureté des mœurs et la vérification de ce qui se révèle d'en haut. On dit que la pureté des pensées dépend de la permanence des invocations.

Leur activité repose sur dix colonnes : la persévérance, l'espoir, la gratitude, la pudeur, la sincérité, la juste préférence, le bon caractère, l'humilité, le courage et la faculté de toujours être disposé à agir immédiatement et sans réserve quand on reçoit l'ordre d'agir.

Les noms d'Allah auxquels ils s'attachent de préférence sont : « Le Reconnaissant », « Celui que l'on glorifie », « L'Indépendant », « La Lumière ».

Lorsqu'on est en ce *maqâm* fortifié par un de ces noms, on devient le familier de « Celui que l'on invoque », on s'ennuie de tout ce qui n'est pas Lui, préférant avant tout le voyage ou la solitude, ou cherchant les lieux inhabités, comme les déserts, etc.

lement, l'abandon de toute espèce de sentimentalisme, dont nous avons souvent parlé dans cette Revue. *Fanâ'ul-afâl* (= le dépouillement des actions) est le renoncement aux récompenses. On pourrait dire que c'est l'abandon du fétichisme des gestes.

(1) *El-Hudûr*. la présence ou la présentation réelle, l'attention ou le résultat d'une sorte d'attention.

IV

La quatrième catégorie est celle des *Sâ'ihûn* ou « Voyageurs », qui préfèrent le « Divin Vrai » à toute autre chose,... et s'exhortent mutuellement au « Divin Vrai » et à la « persévérance courageuse » (1). Ils portent le nom d'*Abdâl* (singulier *Badal*=vicaire, remplaçant) et « maîtres de la perfection ». Ils sont sept, tous des hommes. Ils transmutent leurs mondes ; leurs personnes sont purifiées des scories inhérentes à la condition humaine. Ils se déplacent, parcourant les pays dans le but extérieur de se rencontrer avec les hommes (d'Allah), recherche qui relève de la nature des gens de bien. Le profit intérieur de leurs voyages consiste en l'acquisition de *maqâmât* supérieurs et d'états d'inspiration provenant de la source généreuse (de tout savoir), cela par (la grâce de Celui qui est) la Majesté et la Perfection.

El-Kalwah, c'est-à-dire la solitude, voire même la claustration volontaire, a, selon eux, deux buts : ta propre tranquillité de la part des gens ; la tranquillité des gens de ta part ; chercher à comprendre ; chercher la science ; chercher à obtenir comme une faveur céleste les vertus infuses et les sciences inspirées (que l'on ne peut acquérir par aucune étude, mais) qui sont accordées aux élus par la grâce pure et qui ne se trouvent qu'auprès du trône d'Allah ; être favorisé par l'identification des noms, par la réalisation, par « l'existence du cercle » ; la perte de tout savoir provenant du dehors ; se réaliser dans les esprits ; le souffle des mystères. La « solitude » comporte des gradations et des hiérarchies, l'une plus élevée que l'autre, de sorte qu'il est impossible d'ac-

(1) Qorân, ch. CIII, v. 3.

complir l'un sans avoir parcouru les degrés qui sont au-dessous d'elle et dont elle dépend.

Les gens de cette catégorie sont des esprits tolérants, des cœurs sains, des gens charitables aux croyants.

Leurs paroles concernent ces quatre pratiques : la « faim » (1), la « veille », le « silence » et la « solitude ». La « faim » est de deux espèces : la faim des pieux, ayant pour but la perfection du progrès spirituel, et la faim des approchés (*moqarrabûn*), ayant pour but d'augmenter l'adamisme. La « veille » est encore de deux espèces : l'extérieure, qui consiste en l'absence du sommeil, et l'intérieure, qui est l'absence de toute négligence (sorte de contrôle de soi-même). Le « silence » est, ou bien celui de la langue, c'est-à-dire qu'on ne profère aucune parole ; ou bien celui du cœur, que l'on pratique lorsqu'on ne fait attention qu'à Allah. La « solitude » est aussi de deux espèces ; l'extérieure, qui consiste à être à l'abri des regards, et l'intérieure, qui consiste à se séparer des choses. Ces quatre « arkanes » (2) conduisent aux quatre « héritages ». Par la « faim », on apprend à connaître Satan. Par la « veille », on apprend à connaître son « proprium ». Par le « silence », on apprend à connaître le Seigneur. On dit : à celui dont le cœur et la langue se taisent paraît son « occulte » (*sirr-ho*), et son Seigneur se révèle à lui. L'héritage qui résulte de la « solitude » est la connaissance du monde.

(*Leur activité* :) Leurs « stations » (*maqâmât*) sont dix : la surveillance, l'observation de soi-même, l'immunité, la sincérité, la correction, le service, la confiance en Allah, la participation aux influences célestes, la sécurité et l'abandon de soi-même (à Allah).

(1) *El-jaw'u* : c'est la privation graduelle de toute nourriture. *Es-çawm* est la restriction de la nourriture : on ne mange rien pendant le jour ; c'est le jeûne rituel, tandis que le premier est de l'ascèse pure.

(2) *Rukn*, pluriel *Arkân*, mot à mot : coin, puis principe fondamental. Les langues européennes ont adopté le mot arabe avec la nuance que l'on sait.

(*Les noms d'Allah* auxquels ils s'attachent :) Leurs invocations sont basées sur le nom « Allah » et ce qui s'y ajoute en fait d'autres noms divins, par exemple : « Il n'y a d'autres divinités qu'Allah, le Très-Grand, le Doux », « Il n'y a d'autres divinités qu'Allah, le Roi, le Vrai, l'Evident », etc.

Ils discourent sur les *Adâb*, c'est-à-dire sur les convenances hiératiques de la « vision révélatrice », sur les conditions de la « solitude » ou de la claustration volontaire, l'endroit le plus propice où elle doit avoir lieu, la nourriture la plus convenable à prendre pendant cet exercice, l'augmentation graduelle de la « faim », jusqu'à ce qu'on arrive à passer quarante jours et nuits sans prendre aucune nourriture. Nous avons beaucoup de tels jeûnes dans l'hagiographie, ainsi que de miracles qui s'ensuivirent.

Le but du Çufisme, selon eux, est *Et-takalli* et *Et-tadjalli*, c'est-à-dire la « solitude » et la « manifestation ». Ils disent que le Çufisme, c'est-à-dire l'initiation, est la vérification des « arkanes » ou lois immuables dans le but d'atteindre la perfection humaine ou l'universalité. Ils disent que l'initiation est la « préparation » parfaite, obtenue par le « silence », la « veille », la « faim » et la « solitude ». Ils disent :

« O toi qui aspires à la place des *Abdâl*... sans que ton désir soit accompagné d'œuvres, — N'ambitionne pas si haut, tu n'en es pas digne... si tu ne concours avec eux par les états extatiques. — La maison de la sainteté, ses coins sont fixés... Les *Abdâl* parmi nos maîtres sont dans elle — Constamment entre le silence et la solitude,... la faim et la veille qui tourmentent le zélé. »

Sache que le *Badal* se prépare quand il pratique le silence, se fortifie quand il se pare (de connaissance), et règne souverainement dans la « manifestation ». « Ensuite nous l'avons créé une seconde fois... » Lorsqu'il a « réalisé » à force de voyages, paraît devant lui son salut et son bonheur. Il croît

en amour, en étude et en paroles de sagesse pendant la plupart de ses états extatiques. Cela arrive surtout après le pratique du silence. Le Prophète d'Allah a dit : « Lorsque vous voyez un homme qui se livre aux austérités de l'ascèse tout en parlant peu, approchez-vous de lui : il vous dictera la sagesse. » Le silence juge. On dit que celui qui le pratique efface son égoïsme et anéantit sa quiddité, à cause de la grandeur de la « manifestation ». Il s'affaisse et s'humilie. « Lorsque Allah se manifeste à quelqu'un, Il s'humilie devant lui. »

V

La cinquième catégorie est celle des *Râkiûn*, c'est-à-dire « ceux qui s'inclinent », ceux qui s'humilient devant la Grandeur dominicale, qui s'imposent l'hiératisme du culte, qui sont exempts de toute prétention à une récompense quelconque dans ce monde-ci ou dans l'autre. Ceux-là sont les *Malâmatiyah* (1) ; ils sont les « hommes de confiance d'Allah », et ils constituent le groupe le plus élevé. Leur nombre n'est pas limité, mais ils sont placés sous la direction de « l'Apogée spirituelle » (*Qutb*).

(*Leur activité* :) Leur règle les oblige de ne pas faire voir leurs mérites et de ne pas cacher leurs défauts. Néanmoins, ils agissent ouvertement et ils évoluent dans tous les domaines de la « virilité spirituelle » (*Er-radjûliyah*). Ils ont dix « stations » (*maqâmât*) auxquelles ils reviennent et desquelles ils partent ; ce sont : la charité du Savoir, la sagesse, la prévoyance, l'art de juger la « nature intime » des personnes et des choses d'après des signes extérieurs, la glorification,

(1) Voir *Le Voile d'Isis*, octobre 1933, pp. 404 et suivantes.

l'inspiration, la « Grande Paix » (1), la sécurité et l'élévation de l'esprit (2).

Les noms d'Allah auxquels ils s'attachent sont les suivants : « Celui qui abaisse », « Celui qui élève », « Celui qui rend glorieux », « Celui qui humilie », etc.

Ils discourent sur le contrôle des actes (par la purification des intentions), sur l'affinement de la piété, la contrainte des passions, l'absence de prétentions auprès d'Allah, l'obéissance à la Tradition prophétique, la pauvreté volontaire, l'indulgence vis-à-vis des autres, la discipline de la parole, non seulement par le silence, mais encore par l'obligation de parler selon la permission d'Allah, la lumière sharaïte, etc.

Ils parlent aussi des différents « avertissements intérieurs » (*El-Kawa-thir*), le dominical, l'angélique, l'intellectuel, l'animique et le diabolique, ainsi que des différences entre l'avertissement dominical, celui d'Allah, et celui du Miséricordieux. Ils disent que le premier vient de la « Majesté » (*Djalâl*) ; celui du Miséricordieux vient de la « Beauté » (*Djamâl*), et celui d'Allah vient de la « Perfection » (*Kamâl*). Le premier avertissement est toujours véridique, selon leur Tradition. Chez le « disciple » (*El-Murîd*), il se manifeste comme l'interprétation exacte des signes extérieurs ; chez le « voyageur » (*Es-Sâlik*), comme « intuition » (*mokâshafah*) ; et, chez l' « initié » (*El-Arif*), comme « contemplation (*moshâhadah*). L'avertissement qui vient de la « Majesté » efface et anéantit ; celui qui vient de la « Beauté » affermit et fortifie ; celui qui vient de la « Perfection » améliore et conduit dans le bon chemin. On se prépare à la « Majesté » par la « Constance » (*Es-Çabr*), à la « Beauté » par la « Gratitude » (*Es-Shukr*), et à la « Perfection » par la « Grande Paix » (*Es-Sakînah*).

(1) *Es-Sakînah* : linguistiquement, c'est de l'hébreu שכינה.
(2) Le nom de la dixième « station » a été omis par le copiste de mon manuscrit.

Le but du Çufisme, selon eux, est la contrainte des passions, l'absence de prétentions, l'attachement aux noms et aux attributs d'Allah, ainsi que l'incarnation avec eux. Ils disent que le Çufisme, c'est l'humilité, la pauvreté, la « Grande Paix » et la contrition. Ils disent que « le visage du Çufi est abattu (mot à mot : noir) dans ce monde-ci et dans l'autre », indiquant ainsi que l'ostentation tombe avec les prétentions, et que la sincérité de l'adoration se manifeste par la contrition, car il est dit : « Je suis auprès de ceux dont les cœurs sont brisés à cause de Moi. »

La traduction s'arrête ici.

ABDUL-HADI,
traducteur.

QUELQUES ASPECTS DU SYMBOLISME DU POISSON

Le symbolisme du poisson, qui se rencontre dans de nombreuses formes traditionnelles, y compris le Christianisme, est fort complexe et présente de multiples aspects qui demandent à être distingués avec précision. Pour ce qui est des origines premières de ce symbole, il semble qu'il faille lui reconnaître une provenance nordique, voire même hyperboréenne ; on a signalé en effet sa présence en Allemagne du Nord et en Scandinavie (1), et, dans ces régions, il est vraisemblablement plus près de son point de départ que dans l'Asie centrale, où il fut sans doute apporté par le grand courant qui, issu directement de la Tradition primordiale, devait ensuite donner naissance aux doctrines de l'Inde et de la Perse. Il est d'ailleurs à noter que, d'une façon générale, certains animaux aquatiques jouent surtout un rôle dans le symbolisme des peuples du Nord : nous en citerons seulement comme exemple le poulpe, particulièrement répandu chez les Scandinaves et chez les Celtes, et qui se retrouve aussi dans la Grèce archaïque,comme un des principaux motifs de l'ornementation mycénienne (2).

Un autre fait qui vient encore à l'appui de ces considérations, c'est que, dans l'Inde, la manifestation sous la forme du poisson (*Matsya-avatâra*) est regardée comme la première

1. Cf. L. Charbonneau-Lassay, *Le Poisson*, dans *Regnabit*, nº de décembre 1926.

2. Les bras du poulpe sont généralement droits dans les figurations scandinaves, tandis qu'ils sont enroulés en spirale dans les ornements mycéniens ; dans ceux-ci, on voit aussi apparaître très fréquemment le *swastika* ou des figures qui en sont manifestement dérivées. Le symbole du poulpe se rapporte au signe zodiacal du Cancer, qui correspond au solstice d'été et au « fond des Eaux » ; il est facile de comprendre par là qu'il ait pu être pris parfois dans un « sens maléfique », le solstice d'été étant la *Janua Inferni*.

de toutes les manifestations de *Vishnu* (1), celle qui se place au début même du cycle actuel, et qu'elle est ainsi en relation immédiate avec le point de départ de la Tradition primordiale. Il ne faut pas oublier, à cet égard, que *Vishnu* représente le Principe divin envisagé spécialement sous son aspect de conservateur du monde ; ce rôle est bien proche de celui du « Sauveur », ou plutôt ce dernier en est comme un cas particulier ; et c'est véritablement comme « Sauveur » que *Vishnu* apparaît dans certaines de ses manifestations, correspondant à des phases critiques de l'histoire du monde (2). Or, l'idée du « Sauveur » est également attachée de façon explicite au symbolisme chrétien du poisson, puisque la dernière lettre de l'*Ichthus* grec s'interprète comme l'initiale de *Sôter* (3) ; cela n'a rien d'étonnant, sans doute, lorsqu'il s'agit du Christ, mais il est pourtant des emblèmes qui font plus directement allusion à quelque autre de ses attributs, et qui n'expriment pas formellement ce rôle de « Sauveur ».

Sous la figure du poisson, *Vishnu*, à la fin du *Manvantara* qui précède le nôtre,apparaît à *Satyavrata* (4),qui va devenir, sous le nom de *Vaivaswata* (5), le *Manu* ou le Législateur du cycle actuel.Il lui annonce que le monde va être détruit par les eaux, et il lui ordonne de construire l'Arche dans laquelle

1. Nous devons faire remarquer que nous ne disons pas " incarnations ", comme on le fait habituellement en Occident, car ce mot est tout à fait inexact ; le sens propre du terme *avatâra* est " descente " du Principe divin dans le monde manifesté.

2. Signalons aussi, à ce propos, que la dernière manifestation, le *Kalkin-avatâra*, " Celui qui est monté sur le cheval blanc ", et qui doit venir à la fin de ce cycle, est décrite dans les *Purânas* un des termes rigoureusement identiques à ceux qui se trouvent dans l'*Apocalypse*, où ils sont rapportés à la " seconde venue " du Christ.

3. Quand le poisson est pris comme symbole du Christ, son nom grec *Ichthus* est considéré comme formé par les initiales des mots *Iêsous Christos Theou Uios Sôter*.

4. Ce nom signifie littéralement " voué à la Vérité "; et cette idée de la " Vérité " se retrouve dans la désignation du *Satya-Yuga*, le premier des quatre âges en lesquels se divise le *Manvantara*. On peut aussi remarquer la similitude du mot *Satya* avec le nom de *Saturne*, considéré précisément dans l'antiquité occidentale comme le régent de l' " âge d'or " ; et, dans la tradition hindoue, la sphère de Saturne est appelée *Satya-Loka*.

5. Issu de *Vivaswat*, l'un des douze *Adityas*, qui sont regardés comme autant de formes du Soleil, en correspondance avec les douze signes du Zodiaque, et dont il est dit qu'ils doivent paraître simultanément à la fin du cycle (cf. *Le Roi du Monde*, p. 48 et 130).

devront être renfermés les germes du monde futur ; puis, toujours sous cette même forme, il guide lui-même l'Arche sur les eaux pendant le cataclysme ; et cette représentation de l'Arche conduite par le poisson divin est d'autant plus remarquable qu'on en retrouve aussi l'équivalent dans le symbolisme chrétien (1).

Il y a encore, dans le *Matsya-avatâra*, un autre aspect qui doit retenir particulièrement notre attention : après le cataclysme, c'est-à-dire au début même du présent *Manvantara*, il apporte aux hommes le *Vêda*, qu'il faut entendre, suivant la signification étymologique de ce mot (dérivé de la racine *vid*, « savoir »), comme la Science par excellence ou la Connaissance sacrée dans son intégralité : c'est là une allusion des plus nettes à la Révélation primordiale, ou à l'origine « non-humaine » de la Tradition. Il est dit que le *Vêda* subsiste perpétuellement, étant en soi-même antérieur à tous les mondes ; mais il est en quelque sorte caché ou enveloppé pendant les cataclysmes cosmiques qui séparent les différents cycles, et il doit ensuite être manifesté de nouveau. L'affirmation de la perpétuité du *Vêda* est d'ailleurs en relation directe avec la théorie cosmologique de la primordialité du son parmi les qualités sensibles (comme qualité propre de l'éther, *âkâsha*, qui est le premier des éléments (2) ; et cette théorie n'est pas autre chose, au fond, que celle que d'autres traditions expriment en parlant de la création par le Verbe : le son primordial, c'est cette Parole divine par laquelle, suivant le premier chapitre de la *Genèse* hébraïque, toutes choses ont été faites (3). C'est pourquoi il est dit que les

1. M. Charbonneau-Lassay cite, dans l'étude mentionnée plus haut, « l'ornement pontifical décoré de figures brodées qui enveloppait les restes d'un évêque lombard du VIIIe ou IXe siècle, et sur lequel on voit une barque portée par le poisson, image du Christ soutenant son Eglise ». Or, l'Arche a souvent été regardée comme une figure de l'Eglise, aussi bien que la barque (qui fut anciennement, avec les clefs, un des emblèmes de *Janus* : cf. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, p. 141) ; c'est donc bien la même idée que nous trouvons ainsi exprimée à la fois dans le symbolisme hindou et dans le symbolisme chrétien.

2. Cf. notre étude sur *La Théorie hindoue des cinq éléments*, dans le n° d'août-septembre 1935.

3. Cf. également le début de l'Evangile de saint Jean.

Rishis ou les Sages des premiers âges ont « entendu » le *Vêda* : la Révélation, étant une œuvre du Verbe comme la création elle-même, est proprement une « audition » pour celui qui la reçoit ; et le terme qui la désigne est celui de *Shruti*, qui signifie littéralement « ce qui est entendu » (1).

Pendant le cataclysme qui sépare ce *Manvantara* du précédent, le *Vêda* était renfermé à l'état d'enveloppement dans la conque (*shankha*), qui est un des principaux attributs de *Vishnu*. C'est que la conque est regardée comme contenant le son primordial et impérissable (*akshara*), c'est-à-dire le monosyllabe *Om*, qui est par excellence le nom du Verbe manifesté dans les trois mondes, en même temps qu'il est, par une autre correspondance de ses trois éléments ou *mâtrâs*, l'essence du triple *Vêda* (2). D'ailleurs, ces trois éléments, ramenés à leurs formes géométriques essentielles (3) et disposés graphiquement d'une certaine façon, forment le schéma même de la conque ; et, par une concordance assez singulière, il se trouve que ce schéma est également celui de l'oreille humaine, l'organe de l'audition, qui doit effectivement, pour être apte à la perception du son, avoir une disposition conforme à la nature de celui-ci. Tout ceci touche visiblement à quelques-uns des plus profonds mystères de la cosmologie ; mais qui, dans l'état d'esprit qui constitue la mentalité moderne, peut encore comprendre les vérités qui relèvent de cette science traditionnelle ?

Comme *Vishnu* dans l'Inde, et aussi sous la forme du poisson, l'*Oannès* chaldéen, que certains ont regardé expressément comme une figure du Christ (4), enseigne également

1. Sur la distinction de la *Shruti* et de la *Smriti* et sur leurs rapports, voir *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, p. 22-23. Il doit être bien entendu que, si nous employons ici le mot de " révélation " au lieu de celui d' " inspiration ", c'est pour mieux marquer la concordance des différents symbolismes traditionnels, et que d'ailleurs, comme tous les termes théologiques, il est susceptible d'une transposition dépassant le sens spécifiquement religieux qu'on lui donne d'une façon exclusive en Occident.

2. Sur la présence de ce même idéogramme *A V M* dans l'ancien symbolisme chrétien, cf. *Le Roi du Monde*, p. 40-41.

3. Voir *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, p. 167, note 2.

4. Il est intéressant de noter à cet égard que la tête de poisson, qui formait la coiffure des prêtres d'*Oannès*, est aussi la mitre des évêques chrétiens.

aux hommes la doctrine primordiale : frappant exemple de l'unité qui existe entre les traditions en apparence les plus différentes, et qui demeurerait inexplicable si l'on n'admettait leur rattachement à une source commune. Il semble d'ailleurs que le symbolisme d'*Oannès* ou de *Dagon* n'est pas seulement celui du poisson en général, mais doit être rapproché plus spécialement de celui du dauphin ; celui-ci, chez les Grecs, était lié au culte d'*Apollon* (1) et avait donné son nom à *Delphes* ; et ce qui est très significatif, c'est qu'on reconnaissait formellement que ce culte venait des Hyperboréens. Ce qui donne à penser qu'il y a lieu de faire un tel rapprochement (qui ne se trouve pas nettement indiqué, par contre, dans le cas de la manifestation de *Vishnu*), c'est surtout l'étroite connexion qui existe entre le symbole du dauphin et celui de la « Femme de mer » (l'*Aphrodite Anadyomène* des Grecs) (2) ; précisément, celle-ci se présente, sous des noms divers (notamment ceux d'*Istar*, d'*Atergatis* et de *Dercéto*), comme le parèdre d'*Oannès* ou de ses équivalents, c'est-à-dire comme figurant un aspect complémentaire du même principe (ce que la tradition hindoue appellerait sa *Shakti*) (3). C'est la « Dame du Lotus » (*Istar*, comme *Esther* en hébreu, signifie « lotus », et aussi quelquefois « lis », deux fleurs qui, dans le symbolisme, se remplacent souvent l'une l'autre) (4), comme la *Kouan-yn* extrême-orientale, qui est également, sous une de ses formes, la « Déesse du fond des mers ».

1. C'est ce qui explique le rattachement du symbole du dauphin à l'idée de la lumière (cf. L. Charbonneau-Lassay, *Le Dauphin et le Crustacé*, dans *Regnabit*, n° de janvier 1927). — Il convient de noter aussi le rôle de sauveteurs des naufragés attribué par les anciens au dauphin, et dont la légende d'Arion offre un des exemples les plus connus.

2. Il ne faut pas confondre cette « Femme de mer » avec la sirène, bien qu'elle soit quelquefois représentée sous une forme similaire.

3. La *Dea Syra* est proprement la « Déesse solaire », de même que la Syrie primitive est la « Terre du Soleil », comme nous l'avons déjà expliqué, son nom étant identique à *Sûrya*, nom sanscrit du Soleil.

4. En hébreu, les deux noms *Esther* et *Sushanah* ont la même signification, et, de plus, ils sont numériquement équivalents ; leur nombre commun est 661, et, en plaçant devant chacun d'eux la lettre *he*, signe de l'article défini, dont la valeur est 5, on obtient 666, ce dont certains n'ont pas manqué de tirer des déductions plus ou moins fantaisistes ; nous n'entendons, pour notre part, donner cette indication qu'à titre de simple curiosité.

Pour compléter ces remarques, nous ajouterons encore que la figure de l'*Ea* babylonien, le « Seigneur de l'Abîme », représenté comme un être moitié chèvre et moitié poisson (1), est identique à celle du Capricorne zodiacal, dont elle a peut-être même été le prototype ; or il est important de se rappeler, à cet égard, que ce signe du Capricorne correspond, dans le cycle annuel, au solstice d'hiver. Le *Makara*, qui, dans le Zodiaque hindou, tient la place du Capricorne, n'est pas sans présenter une certaine similitude avec le dauphin ; l'opposition symbolique qui existe entre celui-ci et le poulpe doit donc se ramener à celle des deux signes solsticiaux du Capricorne et du Cancer (ce dernier, dans l'Inde, est représenté par le crabe), ou de la *Janua Coeli* et de la *Janua Inferni* (2) ; et ceci explique aussi que ces deux mêmes animaux se soient trouvés associés dans certains cas, par exemple sous le trépied de Delphes et sous les pieds des coursiers du char solaire, comme indiquant les deux points extrêmes atteints par le Soleil dans sa marche annuelle. Il importe de ne pas commettre ici de confusion avec un autre signe zodiacal, celui des Poissons, dont le symbolisme est différent et doit être rapporté exclusivement à celui du poisson commun, envisagé notamment dans son rapport avec l'idée du « principe de vie » et de la « fécondité » (entendue surtout au sens spirituel, comme le « postérité » dans le langage traditionnel extrême-oriental) ; ce sont là d'autres aspects, qui peuvent d'ailleurs être rapportés également au Verbe, mais qui n'en doivent pas moins être distingués nettement de ceux qui le font apparaître, comme nous l'avons vu, sous ses deux attributs de « Révélateur » et de « Sauveur ».

RENÉ GUÉNON.

1. En outre, *Ea* tient devant lui, comme le scarabée égyptien, une boule qui représente l' " Œuf du Monde ".

2. Le rôle du dauphin comme conducteur des âmes bienheureuses vers les " Iles Fortunées " se rapporte aussi évidemment à la *Janua Cœli*.

BAGUETTE DIVINATOIRE
SOURCELLERIE-RADIESTHÉSIE

S'IL était encore nécessaire de démontrer que notre époque correspond, selon l'expression de M. René Guénon, à « la période la plus noire du *Kali-yuga* », ère de destruction annoncée par toutes les Traditions, il n'y aurait besoin que de souligner la contradiction de ses croyances, car la contradiction est précisément l'anéantissement, considéré dans le domaine de la logique.

Fière de ses découvertes dans l'ordre matériel, dédaigneuse du spirituel ; ardente à découvrir les applications, sans jamais approfondir les principes ; l'époque actuelle — ou du moins sa manifestation occidentale — se plaît à affirmer qu' « elle ne considère comme vrai que ce qui est démontré avec certitude », sans s'apercevoir que la certitude ne peut reposer que sur le socle solide de la Tradition extrahumaine.

Sans base, sans but, telle est la science moderne, que pourrait symboliser un fil, qui partirait de rien et ne mènerait nulle part.

Il ne faut donc point s'étonner des courants contrariés qui agitent nos contemporains dans leur ensemble et, ce qui est plus singulier, qui tiraillent parfois certains esprits, incapables de saisir la contradiction — même formelle — de leur pensée.

Ainsi, certaines bribes de la Tradition remontent comme une écume, à la surface de la marmite bouillonnante où les sorciers modernes cuisent les herbes de toute provenance sans en connaître les vertus, soucieux des seules applications strictement pratiques des sciences traditionnelles — et encore, parmi ces applications pratiques, ne s'intéressant qu'aux plus basses, et, au sens strict, aux plus viles.

C'est ce qui explique la vogue du spiritisme, du théosophisme, des pratiques de magie noire, dont la persistance nous est révélée par des enquêtes de journaux, — et, tout récemment, de la baguette divinatoire.

* * *

L'usage de la baguette appartient à la grande et antique famille des pratiques divinatoires dont on trouvera un exposé dans l'*Histoire de la Divination dans l'Antiquité*, de M. Bouché-Leclercq (Paris, 1879-1882), et une critique plus accessible dans le volume de M. J. Maxwell, *La Divination* (Paris, 1927), bien que cet exposé de bonne foi appelle les plus expresses réserves du point de vue doctrinal.

Quant à l'art de la baguette divinatoire, il fut pratiqué au moyen âge sous le nom de *rhabdomancie*, mais ce n'est que dans ces dernières années qu'il est devenu la « *radiesthésie* », désignation typique, car, en un seul mot, on a affublé une hypothèse contestable (sensibilité aux « radiations ») d'un nom grec destiné à la rendre respectable aux yeux de nos naïfs contemporains.

* * *

La radiesthésie moderne emploie deux instruments : la baguette fourchue, et, de plus en plus, le pendule. Chaque opérateur préconise des formes, des matières et des dimensions différentes ; certains même veulent que les instruments soient peints d'une couleur particulière. L'opérateur lui-même tiendra ou non, selon les auteurs, une parcelle de la substance à rechercher. Certains recommandent que les semelles de ses chaussures ne soient pas de substance isolante ; selon d'autres, la précaution est inutile. L'abondante littérature radiesthésique démontre à l'évidence que la matière même de la baguette ou du pendule est indifférente, ou, pour rester dans l'entière objectivité, laissée à la fantaisie de chaque opérateur.

Les instruments divinatoires décèleraient sur le terrain l'eau (immobile ou en mouvement), les cavités, les richesses minérales naturelles (métaux, pétrole), les trésors (métalliques ou non). Même quand les matières ont disparu (par exemple, le trésor ayant été déjà découvert), elles laisseraient des traces décelables.

On évaluera l'importance de la découverte et la profondeur du gisement par des méthodes accessoires.

Plus récemment, les modernes sourciers ont prétendu pouvoir, par la baguette et le pendule, analyser des échantillons minéraux (et y préciser le groupement réel des ions), déceler et nombrer les microorganismes des eaux, vérifier le sexe des œufs, prédire le temps.

De plus en plus fort : on fera le diagnostic des maladies

microbiennes ou non ; et, par présentation de remèdes, on préconisera un traitement.

Mieux encore : il sera inutile de se déranger pour opérer : une carte orientée, un plan, une photographie du malade, suffiront.

On voit par cet exposé comment progressent avec le temps les prétentions des radiesthésistes, et le glissement de plus en plus accentué de méthodes, qui pouvaient au début paraître scientifiques, vers des pratiques qui ressortissent à la divination pure et parfois même à la magie noire.

Le côté divinatoire devient de plus en plus évident. La littérature radiesthésiste se charge de la démonstration, sous les formes les plus inattendues et souvent les plus burlesques, — et là, un théologien reconnaîtrait facilement la « marque » commune des phénomènes.

L'un recommande de « faire une convention avec le pendule » : l'instrument révélera docilement la profondeur du gisement en mètres, en décimètres ou en pieds anglais, selon la « convention » faite,nous allions dire « selon les termes du pacte ».

On « demandera au pendule » quel amendement est nécessaire à telle terre pour telle culture : le pendule répondra à volonté en pourcent ou en kilogrammes à l'hectare.

Très sérieusement, tel sourcier déterminera le nombre des chevreuils d'une chasse, « le poids du sanglier géant du Muséum d'Anvers » (alors que l'opérateur est en Saintonge). Un automobiliste en panne découvrira, grâce au pendule, l'endroit où un mauvais contact éteint ses phares. Tel autre découvrira dans son logement la cause d'odeurs de crevettes !...

Le pendule répond donc à n'importe quelle question formulée. Tel mouvement (arbitraire d'ailleurs) sera *oui*, tel autre *non*. Si la réponse doit être précise, on fera à l'avance une « convention avec le pendule », et celui-ci, ayant compris, répondra correctement.

* * *

Comment les radiesthésistes expliquent-ils leurs résultats ? Ce chapitre, pour être complet, demanderait des volumes, car les modernes sourciers ne sont jamais à court de théories. Bien entendu, ce sont surtout les découvertes de la science moderne qui les excitent, et deux géologues, MM. R. Humery et R. Soyer, se sont amusés à collectionner les théories (1). Ce ne sont qu'ondes, radiations, rayons, corpuscules ; citons exactement : « rayon fondamental, fluide d'intention, fluide d'attente, rayon capital, gradient de potentiel, ondes de vie, rayons vitaux, rayon mental, rayon de syntonisation cérébrale, radiations du professeur Wimmer (réfractées sur un prisme en bois), forces cylindriques de Mme Chantereine », etc. Il y a même une « radiation nocive », qui, selon l'abbé Mermet, provoque des malaises et fait « tourner » le fromage !...

Le désordre dans les théories n'échappe d'ailleurs pas aux radiesthésistes eux-mêmes, qui confessent, comme M. Armand Viré, que « l'unité de doctrine est loin de régner ».

Parallèlement, les appareils se compliquent ; c'est à qui attachera son nom à un nouveau dispositif : le « strébor-

1. Journal *L'Eau*, août 1934 et avril 1935.

cam », le sténomètre de Joire, les écrans de Killner, les solénoïdes du pharmacien Lesourd, l'anthropoflux de Muller, le neurotonomètre du Dr Leprince, l'appareil Teretchenko, l'appareil Phély, le radiobiomètre, le radiocampimètre, l'aspironde de Mermet, etc.

Enfin, de toutes parts naissent des « Ecoles de Radiesthésie », même par correspondance, et les tireuses de cartes ajoutent bien entendu, au marc de café un peu trop populaire, l'art savant de la Radiesthésie scientifique. Il ne manque à ce monde — décidément très moderne — ni les hommes d'affaires, qui montent des sociétés anonymes, ni même quelques aigrefins.

* * *

Tel est le tableau — raccourci, mais très exact — de la Radiesthésie, avatar moderne d'une discipline divinatoire ancienne comme le monde.

Quels sont les résultats ?

Les avis sont partagés. Il semble bien que, dans certains cas, des résultats sont certains, notamment dans la recherche des eaux et des métaux. Et d'ailleurs comment pourrait-on expliquer la persistance, à travers les siècles et sur toute la surface du globe, de telles pratiques, si elles n'avaient jamais rencontré que l'insuccès ? Cet argument, valable pour maintes disciplines traditionnelles, l'est aussi pour la sourcellerie; et, selon Maxwell, le Dr Gustave Le Bon lui-même aurait été convaincu.

Le mouvement de la baguette ou du pendule serait dû (et les recherches faites en 1854 par Chevreul semblent l'avoir

démontré) à des mouvements musculaires imperceptibles — souvent même inconscients — de l'opérateur.

D'où proviennent ces mouvements ? Toute la question est là ; mais c'est précisément la question que nous ne voulons pas aborder ici.

Nous croyons avoir démontré — et une étude précise des textes nous en a convaincu — que la Radiesthésie n'a rien d'une discipline scientifique : son véritable nom est Rhabdomancie ; en français, pratique de la baguette divinatoire.

Or ce que les Occidentaux modernes ignorent pour la plupart, c'est que ces sciences traditionnelles relèvent de disciplines précises, qui se déduisent elles-mêmes de connaissances doctrinales d'un tout autre ordre. Nos sourciers modernes sont comme des garçons de laboratoire qui auraient surpris le dispositif de quelques expériences de maîtres et essaieraient de les reproduire, pour en tirer profit : ils réussiront parfois, mais, dans la plupart des cas, ils obtiendront des résultats négligeables ou, pis encore... Souvenons-nous de la fable de l'apprenti-sorcier.

Le moindre mal, pour un sourcier, sera donc d'échouer dès les premières expériences. S'il réussit au travail, sa confiance en lui-même ne connaîtra plus de bornes, et, là encore, le moindre mal sera le ridicule qui s'attache aux maniaques inoffensifs.

Mais sur les milliers de néophytes que chaque mois recrute la radiesthésie, grâce à la propagande sans critique de la presse quotidienne, combien, pour leur malheur, obtiendront des résultats de plus en plus passionnants et peu à peu se laisseront aller à devenir le jouet de ces « influences errantes », dont les Orientaux signalent la nocivité dès les premiers pas !

Nous connaissons très exactement les méfaits que les

pratiques divinatoires — et, *a fortiori*, la pratique de la magie — peuvent provoquer chez les apprentis-sorciers ; l'histoire des tables tournantes est là pour nous les conter. Et certaines analogies sont frappantes.

De même que les tables tournantes ont leur théorie assez peu cohérente dans le spiritisme, de même la baguette divinatoire est en train de codifier le fatras de ses formules dans la « Radiesthésie ». Sous couleur d'étude scientifique au début, le spiritisme est souvent devenu divinatoire, — et l'on ne compte plus les gens qui s'adressent aux tables tournantes pour retrouver un objet perdu ou même solliciter un conseil financier !

L'Eglise catholique, qui a fort bien vu le danger que contenait le spiritisme, aussi bien pour la doctrine que pour la santé physique et morale des fidèles, l'a formellement interdit. Les autorités ecclésiastiques se sont aussi préoccupées déjà de la sourcellerie moderne.

En tout cas, c'est en parfaite connaissance de cause que nous conseillons la prudence à tous ceux qui ne peuvent recevoir des instructions pratiques d'un guide avisé et, *a fortiori*, à tous ceux qui n'ont pas une instruction doctrinale suffisante.

RENATUS.

LES LIVRES

— *La Parole du Bouddha*, par NYANATILOKA, traduction française de M. LA FUENTE (Paris. Adrien Maisonneuve). Cet ouvrage traduit de l'allemand, a le mérite d'exposer une des nombreuses variétés du bouddhisme sans en faire un système philosophique et sans l'agrémenter de « littérature », comme il arrive si souvent. Il est vrai que l'auteur est un bouddhiste convaincu, Européen d'origine germanique ayant pris la robe jaune et dirigeant un monastère de l'île Ceylan.

RENÉ ALLAR.

LIVRES REÇUS

LAOTZU'S TAO AND WU WEI. — Second edition revised and enlarged. A new translation by Brikshu Wai-Tao and Dwight Goddard. Interpretive Essays by H. Borel. Outline of Taoist Philosophy and Religion by Dr Kiang-Kang-Hu. Santa Barbara, California, Dwight Goddard, 1935.

Mrs. RHYS DAVIDS. *The birth of Indian psychology and its development in Buddhism.* London, Luzac et Cie, 46, Great Russel Street, 1936.

GÉRARD VAN RYNBERK. *Un thaumaturge au XVIIIe siècle. Martines de Pasqually.* Sa vie, son œuvre, son ordre. Paris, Alcan, 1935.

SWINBURNE CLYMER. *The Rosicrucian Fraternity in America.* Quakertown, The Rosicrucian Foundation, 1936.

RUDOLF STEINER. *Mythes et Mystères Egyptiens.* Préface de Me Marie Steiner. Paris, la Science Spirituelle, 1936.

ROGER LARNAUDIÉ. *La vie surhumaine de S. Hahnemann*, fondateur de l'homœopathie. Préface du Dr Fortier-Berneville. Paris, Editions du Parthénon, 1935.

LA DIRECTION.

Le Gérant : **PAUL CHACORNAC.**

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

R. C. Seine 113.599

est la seule revue de langue française ayant pour objet l'étude des doctrines traditionnelles tant orientales qu'occidentales ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Son programme embrasse donc les différentes formes qu'a revêtues au cours des temps ce qu'on a appelé avec justesse :

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques.

Les abonnements partent du 1er janvier

FRANCE : un an... **30** fr. | ÉTRANGER : un an... **40** fr.
Abonnement de soutien : **60** fr.

On s'abonne à l'Administration, 11, quai Saint-Michel,
Chèques postaux : Chacornac-Paris 30.786.

Publication. — La revue paraît mensuellement, le 15 du mois.

Nos spéciaux. — Les abonnés reçoivent ces numéros sans augmentation de prix.

Manuscrits. — Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Comptes rendus. — Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.

Responsabilité. — Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

DIRECTEUR

PAUL CHACORNAC